

WA KABWE-SEGATTI, Désiré K. & HALEN, Pierre (dir.) — *Du nègre Bambara au Négropolitain. Les littératures africaines en contexte transculturel*. Metz, Université Paul Verlaine, Centre de recherches Écritures (« Littérature des mondes contemporains, Série "Afrique", 4 »), 2009, 331 p.

En novembre 2005 eut lieu à l'Université de Johannesburg un colloque intitulé « Du nègre Bambara au Négropolitain : créations transculturelles dans les littératures africaines post-coloniales ». L'ouvrage édité par Désiré K. Wa Kabwe-Segatti (Université de Johannesburg) et Pierre Halen (Université de Metz) regroupe une sélection de travaux présentés à cette occasion : quatorze articles en français, trois en anglais, et, « en guise de postface », un entretien avec Véronique Tadjó.

Celle-ci dit avoir trouvé l'intitulé du colloque « assez accrocheur » (p. 294). « Du nègre Bambara au Négropolitain » : une lecture naïve de cette première partie du titre pourrait laisser croire que s'opposent ici deux visions de l'être africain, l'Africain « authentique », « traditionnel », fidèle à ses racines « ancestrales », et l'Africain moderne, hybride, immergé dans une culture occidentale. Il n'en est rien, bien entendu. En reprenant ce terme « Bambara », les organisateurs du colloque font référence aux analyses des anthropologues, notamment Jean Bazin et Jean-Loup Amselle²⁹ sur la signification et l'usage de ce terme : au-delà du problème précis que pose cette appellation, ces analyses ont en effet eu le mérite de mettre en lumière cette « invention de l'Afrique », pour reprendre les termes de V. Y. Mudimbe³⁰, à laquelle se sont livrés les ethnologues et anthropologues que l'on appelait alors « africanistes ». Le « nègre Bambara » dont il est question ici désigne non seulement une construction discursive dont la responsabilité n'incombe pas aux seuls Occidentaux, et dont les discours postcoloniaux dans leur ensemble montrent l'inanité, mais aussi un certain statut d'écrivain, différent de celui du « négropolitain » que l'introduction de Désiré K. Wa Kabwe-Segatti présente comme écrivain et évoluant dans ce « territoire d'exil, d'installation et/ou d'élection professionnelle qu'est l'Occident » (p. 5). Mais qu'il réside ou non sur sa terre d'origine, l'écrivain africain est, par sa formation, par la langue européenne qu'il utilise, par sa position ambiguë face aux différents champs littéraires, d'emblée placé en situation de transculturalité, thème central que met en évidence la deuxième partie du titre de l'ouvrage.

La grande diversité des auteurs étudiés et des approches choisies par les contributeurs, associée au fait que d'un article à l'autre thèmes et problématiques s'entrecroisent et se répondent sans cesse, rendaient sans doute ardue la question de l'organisation de cet ouvrage. Il a été divisé en trois grandes parties, « Migritude », « Métaphores » et « Déconstruction nationale inachevée », dont l'unité et la cohérence ne sont pas toujours très nettes. On peut s'étonner par exemple de découvrir dans le chapitre « Migritude » la réflexion de Pierre-Philippe Fraiture, essentiellement consacrée aux romans coloniaux du Belge

29. J. BAZIN, « À chacun son Bambara », in J.-L. AMSELLE & E. M'BOKOLO (dir.), *Au cœur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et État en Afrique*, Paris, La Découverte & Syros, 1985, pp. 87-127 ; J.-L. AMSELLE, « L'anthropologie au deuxième degré. À propos de "La mission Griaule à Kangaba (Mali)" de Walter E. A. van Beek et Jean Jansen », *Cahiers d'Études africaines*, XL (2), 158, 2000, pp. 363-375.

30. V.-Y. MUDIMBE, *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, Bloomington-Indianapolis, Indiana University Press, 1988.

Henri Drum, et dans le troisième chapitre l'article d'Espérance Kana portant sur *Le Baobab fou* de Ken Bugul, ainsi que sur les œuvres de Fatou Diome. Un certain nombre de contributions s'intéressent donc aux écrivains de ce que Jacques Chevrier a baptisé « Migritude » pour en souligner la différence avec leurs aînés de la Négritude. Dans l'article qui ouvre la première partie, celui-ci affirme que la production de cette nouvelle génération, dont les œuvres évoquent de manière récurrente le thème de l'immigration, « n'a plus grand-chose à voir avec les préoccupations de leurs aînés », idée qui mériterait peut-être d'être nuancée dans la mesure où certains de ces « aînés » avaient déjà abordé les problèmes liés aux conditions de vie de l'Africain sur le sol européen. Il est clair cependant que cette thématique domine dans un certain nombre d'œuvres récentes, ce qui s'explique entre autres par le fait que leurs auteurs sont eux-mêmes des migrants, installés dans un pays occidental. Aussi n'est-on pas surpris de retrouver dans différents articles les mêmes noms représentatifs de cette « migritude » (Alain Mabanckou, Daniel Biyaoula, Sami Tchak, Fatou Diome, par exemple) et les thèmes qu'ils abordent : problèmes d'identité, d'intégration, racisme, etc.

Mais l'un des mérites de l'ouvrage est justement de relativiser l'importance de cette thématique et l'homogénéité de cette littérature produite par les « écrivains migrants », comme le fait Désiré K. Wa Kabwe-Segatti en distinguant trois tendances, « la tendance dite "négropolitaine", la "dé-migritude" et la "littérature-monde" » (p. 57), ou Elisa Diallo qui montre que chez T. Monénembo, écrivain installé en France depuis plusieurs décennies, « il est toujours question de l'Afrique, et de la mémoire africaine » (p. 89) et que les questions de mondialisation et de transculturalité trouvent chez lui des formes d'expression spécifiques. Certaines contributions amènent également à se demander si la place occupée par cette littérature « migrante » ne relève pas d'une sorte d'illusion d'optique, si ce passage « de la Négritude à la Migritude » décrit par J. Chevrier n'est pas avant tout le résultat de pratiques éditoriales, la plupart des écrivains publiés aujourd'hui par les grandes maisons d'édition parisiennes étant justement des migrants, et non des écrivains résidant sur le continent africain. C'est en cela que les réflexions théoriques proposées par Pierre Halen sur la question des champs littéraires et du système littéraire francophone sont particulièrement intéressantes, car elles replacent les pratiques scripturales dans un contexte qui prend en compte le poids des institutions littéraires, du lectorat, de tout ce qui conditionne, pour un écrivain, à la fois « l'entrée » et « l'activation » dans tel ou tel champ.

En outre, de nombreux articles montrent que cette littérature de la « migritude » n'a pas, loin s'en faut, le monopole du questionnement identitaire et de la transculturalité. Certains proposent des analyses textuelles assez classiques : par exemple Patricia O'Flaherty étudiant les phénomènes d'hybridation littéraire dans la représentation de la dictature chez Ahmadou Kourouma (*En attendant le vote des bêtes sauvages*) et Norbert Zongo (*Le Parachutage*), Elizabeth Snyman s'interrogeant sur les enjeux de l'écriture autobiographique en Afrique du Sud (Ellen Kuzwayo, Sindiwe Magona, Chris van Wyk) ou encore Janice Spleth analysant les représentations divergentes que certains romans donnent de l'influence du cinéma occidental sur le sujet africain. D'autres contributions présentent des approches et/ou des sujets plus originaux. Signalons par exemple la lecture que Bernard de Meyer fait du roman de Yambo Ouologuem, *Le Devoir de violence*,

à partir de la triple définition du mot devoir (obligation, servitude, travail scolaire) ou encore l'analyse par Sandra Saayman des motifs spéculaires dans *The True Confessions of an Albino Terrorist*, en tant que traduction symbolique du problème de l'identité tel qu'il se pose à Breyten Breytenbach, auteur afrikaner écrivant en anglais pour défendre la cause des Noirs face à l'apartheid.

Par ailleurs, et ce n'est pas le moindre intérêt de l'ouvrage, certains auteurs montrent comment certains Européens ont pu, en puisant dans un fonds culturel africain, contribuer à la fabrication d'une certaine idée de « l'authenticité », mais aussi soumettre ce matériau à un processus de réinterprétation transculturelle au service de l'ordre colonial. Pierre-Philippe Fraiture démontre ainsi que le roman d'Henri Drum *Luéji ya Kondé* (1932), qui réécrit un mythe lunda, participe de ce qu'Eric Hobsbawm et Terence Ranger appellent « *the invention of tradition* »³¹, tout en étant « une apologie de l'impérialisme » (p. 79) et « la transposition décalée de la mythologie coloniale belge » (p. 80). Quant à Heidi Bosjen, elle se livre à une analyse comparée de l'usage des proverbes d'une part dans les romans d'Ahmadou Kourouma, d'autre part dans la pratique juridique d'André Ryckmans alors qu'il était administrateur colonial au Congo belge (1954-1960). La seconde partie du titre de son article, « Towards a Deconstructive Reading of *Bambara* and *Négropolitain* » souligne bien l'enjeu de sa réflexion : les proverbes, expression « ancestrale » de la « sagesse des nations », sont loin de posséder un sens univoque et immuable. Aussi le romancier peut-il jouer de leur ambiguïté dans sa dénonciation romanesque de la dictature, et l'administrateur colonial s'en servir pour asseoir l'autorité de la justice coloniale.

Notons enfin que, si la majorité des articles portent sur les littératures d'Afrique noire, certains contributeurs élargissent l'horizon de recherche en se penchant sur des auteurs du Maghreb ou des Caraïbes : Sarah Davies Cordova étudie ainsi *La Deuxième Mort de Toussaint Louverture*, de Fabienne Pasquet, tandis que Tunda Kitenge-Ngoy établit un parallèle entre la poétique glissantienne de la relation et la représentation du métissage dans *Nedjma* de Kateb Yacine.

Florence PARAVY

31. E. HOBBSAWM & T. RANGER (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press (« Past and Present Publications »), 1983.